

n'est peut-être pas à recommander pour des étudiants n'ayant aucune idée des spécificités de l'écriture de l'histoire à Rome. En revanche, comme support de discussion pour des étudiants plus avancés, elle constitue un apport appréciable.

Pauline DUCHÊNE

Christopher NAPPA, *Making Men Ridiculous. Juvenal and the Anxieties of the Individual*. Ann Arbor, University of Michigan Press, 2018. 1 vol. relié, 15 x 24 cm, 236 p. Prix : 75 \$. ISBN 978-0-472-13066-5.

Avec cette monographie, Christopher Nappa (University of Minnesota) a souhaité décrire certains des procédés par lesquels Juvénal explore la relation entre l'individu issu de l'élite romaine sous le Haut-Empire et le monde dans lequel il vit. Sous le terme d'« individu », il faut entendre ici l'homme (le *uir*) car, comme le souligne l'auteur, pour Juvénal, seuls comptent les individus mâles. Nappa esquisse ainsi un portrait du *uir* romain et explore son identité, tant par le biais de ce qui la constitue (sa classe, son niveau de richesse mais aussi le pouvoir que certains peuvent exercer sur d'autres membres de l'élite), que par celui de ce qui la sape ou la menace dans son intégrité. Nappa part de la définition de la masculinité dans la Rome antique communément acceptée à l'heure actuelle : le *uir* est celui qui pénètre sexuellement une autre personne (et qui ne se laisse *de facto* pas pénétrer), celui qui est à la tête d'une fortune lui permettant de faire vivre une maisonnée remplie d'esclaves mais aussi celui qui a un contrôle de lui-même et de ses pulsions. Par son analyse, il souhaite prouver que, finalement, l'une des bases de la masculinité romaine antique repose sur la question de l'autonomie pleine et entière. La méthode adoptée par Nappa est celle d'une analyse proche du texte, et plus particulièrement des passages où il est question d'anxiété autour de cette identité du *uir*. Non sans poser la précaution méthodologique suivante : il serait faux de penser que Juvénal parle en son nom dans ses *Satires* ou d'affirmer que les locuteurs du satiriste sont de pures et simples inventions fictionnelles, sans que Juvénal n'y ait laissé transparaître un peu de lui-même. Il convient donc, selon Nappa, de garder à l'esprit que l'on ne pourra malheureusement jamais savoir quelle était la vraie opinion du satiriste sur les thématiques qu'il aborde. – Le premier chapitre, intitulé « The Failed Satirist and the Failed Man » consiste en un examen approfondi de la première satire, ce qui lui permet d'analyser la façon dont Juvénal conçoit le style littéraire de la satire et d'où émerge ainsi sa propre identité en tant que satiriste. Pour l'auteur, cette pièce n'est pas qu'un simple aveu d'échec d'un programme littéraire de la part d'un satiriste raté, c'est aussi l'histoire du fantasme de pouvoir d'un *uir* auquel manque la vraie liberté de parole. Pour l'auteur, il s'agit là du plus grand exemple d'une « masculinité émasculée » (« manhood unmanned »). Le deuxième chapitre, nommé « The Body and the Failure of Autonomy », est consacré à l'analyse d'une utilisation récurrente de la part de Juvénal de toute une série de métaphores liées au corps. Nappa parvient ainsi à démontrer comment le corps, pour le satiriste, est souvent un moyen pour lui d'aborder des changements de statuts ou d'importance sociaux : le corps est le reflet de la place d'une personne dans la hiérarchie sociale. L'idée sous-jacente du satiriste est qu'il est impossible d'avoir un contrôle total de son corps et que le *uir* est d'office appelé à s'efféminer *in fine*. En

effet, même en veillant à ne pas se laisser aller à l'amollissement dû à l'utilisation excessive de produits luxueux, des facteurs extérieurs (se faire battre impunément par des soldats, par exemple) ou encore les effets irréversibles de la vieillesse (impotence, etc.) rattraperont toujours le *uir*, menaçant ainsi sa masculinité. Dans le troisième chapitre, « The Dangers of Debasement : Manhood and Class », l'auteur examine des passages où des membres de l'élite masculine romaine se comportent mal et en particulier les cas où ils « trahissent leur classe sociale » (« class betrayals »). Nappa analyse ainsi notamment l'exemple issu de la deuxième satire où Gracchus, membre de l'ordre sénatorial, se marie à un *cornicen*, un simple musicien d'un statut social très bas (possiblement un esclave). Gracchus prend le rôle de la mariée, s'abaissant ainsi à « jouer la femme ». L'auteur met très justement en avant le fait que le locuteur de cette satire n'est pas simplement offusqué par la question d'inversion de genre : il l'est tout autant par le scandale de l'association d'un patricien à un esclave. Gracchus aggrave même son cas en jouant le rôle d'un gladiateur. Nappa avance d'autres exemples où des patriciens se produisent honteusement sur scène en tant qu'histrions, sapant ainsi leur masculinité. L'auteur pointe un autre type de « class betrayal », celui où le locuteur de la cinquième satire s'attaque à Trebius, un client maltraité à la table de son patron Virron, non seulement par celui-ci mais aussi par ses esclaves. Le locuteur est scandalisé par le fait que Trebius continue à endurer ce traitement dégradant, sans doute dans l'espoir d'un jour profiter de la richesse de son patron. Le quatrième chapitre, intitulé « A Woman's World », est basé sur l'analyse des personnages qui se sentent menacés dans leur masculinité non seulement par des femmes, mais aussi par des hommes efféminés et/ou des eunuques. L'auteur y démontre que l'on peut ainsi y voir une définition de ce qu'était la masculinité, du moins dans les *Satires* de Juvénal, mais également que le genre lui-même n'était en réalité qu'un marqueur instable de l'identité d'une personne. En effet, les locuteurs des différentes satires de Juvénal mettent en avant des cas où des femmes romaines sont davantage attirées par des hommes efféminés voire même pire, par des eunuques : quel danger ces semi-hommes représentent-ils pour les vrais *uiri* s'ils sont considérés par une partie de la gent féminine comme étant aussi virils que les autres... De même, l'auteur pointe du doigt les passages où des femmes (comme Caesonia, Messaline ou Agrippine) dominent des hommes. Nappa termine son chapitre par une analyse convaincante de la sixième satire en adoptant un point de vue qui diffère de celui de l'historiographie traditionnelle : selon lui, cette satire n'est pas seulement une attaque sexiste à l'encontre des femmes, il s'agit aussi d'un poème où le locuteur marque son inquiétude face à une Rome de plus en plus « unmanned ». Dans le cinquième et dernier chapitre « Economies of Manhood », l'accent est cette fois mis sur le contrôle, la perte et la gestion de la richesse. Nappa avance ainsi que la richesse chez Juvénal n'est pas qu'intimement connectée au statut social : elle l'est également à la masculinité. Il s'agirait même d'une véritable obsession qui transparait tout au long des *Satires*. Est abordée la thématique des femmes plus riches que leurs maris, ce qui les rend ainsi esclaves de celles-ci, mais également celle de la masculinité « achetée » (« purchasing manhood ») avec l'analyse de la neuvième satire. Il y est en effet question de Nevolus, un homme qui a rendu le grand service d'engendrer un enfant à la place de son patron impotent, Virron, afin que celui-ci puisse répondre aux critères de l'idéologie morale augustéenne (être marié, avoir des enfants, une richesse consé-

quente et un statut social important). Au terme de cette étude, on ne peut qu'être convaincu par la théorie sous-jacente de Nappa : les relations sociales semblaient bien jouer un rôle central dans l'identité masculine des membres de l'élite romaine durant le Haut-Empire, du moins dans les *Satires* de Juvénal. Un petit bémol cependant : l'historiographie sur laquelle Nappa s'appuie ou qu'il réfute de temps à autre est malheureusement presque exclusivement anglophone (seule une quinzaine de références bibliographiques sont dans une autre langue que l'anglais). Pour ne citer que quelques exemples francophones, les travaux de Florence Dupont et Thierry Éloi ou encore ceux de Catherine Baroin sur la/les masculinité(s) romaine(s) auraient apporté à l'auteur d'autres éclairages. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit là d'un ouvrage essentiel pour les études de genre dans l'Antiquité romaine. Héloïse MALISSE

Moïra CRÉTÉ (Ed.), *Discours et systèmes de représentation : modèles et transferts de l'écrit dans l'Empire romain*. Besançon, Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2016. 1 vol., 338 p. Prix : 27 €. ISBN 978-2-84867-558-9.

Ce volume regroupe les actes de deux colloques organisés à l'Université de Nice Sophia Antipolis en septembre 2009 et décembre 2010, où historiens et littéraires étaient réunis pour étudier les pratiques et les usages de l'écrit dans les sociétés anciennes. Les contributions ont été regroupées en quatre volets : intertextualité épigraphique ; intertextualité littéraire ; intertextualité : littérature et épigraphie ; textes, formes et espaces : l'écrit mis en scène. Une conclusion par Stéphane Benoist (« Discours impérial et rhétorique de l'éloge, art oratoire et culture de l'écrit dans le monde romain », p. 327-338) reprend les principaux enseignements que l'on peut tirer des contributions précédentes. Ces entrées indiquent que le versant historique de ces études repose pour une bonne part sur l'épigraphie, mise en relation avec la production littéraire. C'est un des premiers enseignements que l'on peut tirer, si besoin était, de cette série d'études : la culture de l'écrit dans les sociétés antiques repose pour une large part sur l'omniprésence des inscriptions avant d'être une expérience littéraire. C'est un point important qu'il faut sans cesse rappeler pour bien situer la notion même d'écrit. – Au titre de l'intertextualité épigraphique, S. Benoist (« Identité(s) du prince et discours impérial, l'exemple des titulatures, de Sévère à Julien », p. 17-37) fait une revue des usages en matière de titulature impériale au cours des III^e et IV^e siècles ap. J.-C., insistant sur les permanences et les infléchissements, qui traduisent la conception que l'on peut se faire des valeurs et des vertus impériales. L'affirmation de plus en plus marquée d'une fonction inscrite dans la durée, en lien avec l'idée d'éternité de la cité, semble un fait saillant de cette histoire. Le règne des Sévères marque également un renouvellement de la conception du régime instauré par Auguste à travers l'apparition de la nouvelle désignation *dominus noster*, destinée à triompher au seuil de l'Empire devenu chrétien. M. Christol (« L'affirmation de la gloire : la légitimation du pouvoir de Septime Sévère dans l'épigraphie », p. 39-70) étudie la manière dont on peut parler du prince dans un cadre institutionnel et nous rappelle que la pratique de la titulature ne peut se comprendre qu'en rapport avec un moment donné. La notion même de « titulature » requiert des précautions car il est